F 3240

F5012 1898? N368

H 2.0

✝

NECROLOGIE

Sœur Marie-Marguerite-Julie Gaudry naquit à Montréal, le 23 juin 1831. Ce jour même, dans l'ancienne petite église Notre-Dame, le ministre du Seigneur, un de nos vénérés Pères de Saint-Sulpice, faisait couler l'eau du baptême sur ce front qui plus tard devait porter un voile de religieuse. L'enfant avait été précédée dans la vie par deux frères que les anges s'empressèrent d'unir à leur bonheur. Après elle, six autres frères et sœurs vinrent s'asseoir au foyer familial. Emilie, sa cadette, l'imita en consacrant sa vie, non toutefois au service des pauvres, mais à l'enseignement de la jeunesse chez les sœurs de Jésus-Marie.

En 1837, époque d'agitation et de terreur pour notre pays, ses parents passèrent aux Etats-Unis, et Julie, âgée d'à peine sept ans, fut envoyée à une école publique. Il n'y en avait point d'autres alors, pas même d'église, à l'endroit où ils s'étaient fixés.

Mais à sa culture intellectuelle, devait-on sacrifier sa formation religieuse ? N'était-ce pas une situation périlleuse pour cet esprit tout pétillant, pour cette âme extrêmement délicate ? C'est la question que se posa pour l'enfant un oncle dévoué, riche citoyen de Montréal, M. Augustin Perrault. Il comprenait que si instruction veut dire science, éducation signifie vertu, et que l'on est tout ou rien selon cette première éducation.

Pourtant, l'éducation domestique ne lui manqua point. Sa mère, — nous savons qu'elle était de la lignée des

Fabre, — apprit elle-même à sa fille les premiers éléments de la foi et des connaissances humaines. Qu'il est puissant et doux cet enseignement maternel !... Julie en subit l'influence et son âme s'initia aux douceurs de la piété, en même temps que son cœur s'ouvrit à l'affection filiale la plus vive. En entrant au pensionnat l'année suivante, selon le projet de son oncle, ses aspirations pour le bien ne pouvaient que grandir; le sillon si bien préparé ne pouvait que faire germer et croître les bonnes semences que ses maîtresses allaient y déposer.

En septembre 1844, elle entra au pensionnat de la Congrégation, à Notre-Dame de Pitié, croyons-nous. Elle avait déjà treize ans. Ce fut cette année-là qu'elle participa pour la première fois au banquet eucharistique. M. Gottefrey, p.s.s., fit les préparatifs du grand jour. C'est ce vénéré Père, dont notre sœur garda si fidèle souvenir, qui déposa sur ses lèvres d'enfant, la blanche hostie de sa première communion.

Un nouveau changement s'imposait. La frêle santé de notre petite élue obligea son oncle, d'ailleurs conseillé par le médecin, de la placer à la campagne. C'est à Longueuil, vers les religieuses des Saints-Noms de Jésus et de Marie qu'elle fut dirigée. Avec honneur, y poursuivit-elle ses études, et quand sonna l'heure des adieux, une grande tristesse s'empara de tout son être. Elle aimait tant ses maîtresses et elle en était aimée... De plus, elle appréhendait le contact du siècle. C'est au moment de s'en éloigner qu'elle comprit tous les charmes de cette atmosphère de paix, de sécurité, de lumière et de progrès. L'image joyeuse et pure de sa jeunesse la suivit fidèlement à travers les ombres et les tristesses de l'exil. Aussi ne dût-elle pas parfois lui dire :

" O lumineuse fleur des souvenirs lointains,
Oh ! que j'étais heureuse ! Oh ! que j'étais candide.

Esprit délicat, imagination vive, âme sensible, cœur pur ; petite, vive, alerte, mademoiselle Julie offrait dans le rayonnement de ses dix-sept printemps une distinction sympathique. De retour dans sa famille alors réétablie à Montréal, elle se donna aux exigeances du monde tout en se réservant chaque jour quelques heures d'étude. Elle aimait les belles toilettes, faisait avec aisance les honneurs des soirées de son père et se complaisait dans les cercles de choix. Heureusement, une mère prudente et chrétienne veillait sur le trésor que le ciel lui avait confié ! Non pas qu'elle lui défendit de voir un monde où elle brillait, mais elle croyait devoir la prémunir contre ses écueils. De plus, une main ferme et douce la guidait dans cette nouvelle voie. Elle la protégeait. Dieu seul sait les grâces de miséricorde voilées sous ces protections bénies !... Cette main ferme et douce, ce fut M. Bonnissant, p.s.s., alors attaché au ministère de Notre-Dame. Quelques années plus tard, il devenait confesseur et père de notre communauté.

Notre chère Julie trouva-t-elle le bonheur dans ces joies mondaines ? Ses aspirations d'autrefois prenaient-elles essor dans cette sphère éthérée ?... Son esprit devint inquiet, son cœur troublé et son âme désabusée. A la faveur de la grâce, elle comprit tout ce qu'il y a de beauté dans le sacrifice, et consentit à entendre l'appel divin. Sur l'avis de son directeur, c'est chez d'humbles servantes des pauvres, les sœurs Grises, qu'elle alla frapper. Elle n'y devait être reçue qu'après un assez long délai. Sa santé inspirait certaines craintes ; de plus, nos mères voulurent éprouver sa généreuse détermination. Notre petite aspirante nous le dira souvent plus tard : " Trois fois je demandai la faveur d'être admise dans cette chère communauté. " — Melle Julie fut persévérante ! M. Bonnissant lui avait si clairement montré les

120467

desseins de Dieu à son égard. " Mon enfant, lui avait-il dit un jour, voyez-vous ce soleil qui brille ? Eh bien, votre vocation à la vie religieuse, je la vois aussi clairement ; vous n'êtes pas faite pour le monde, vous vous y perdriez. " Elle crut à la parole de Dieu, mais ce fut pendant une soirée mondaine, contrairement à l'influence exercée en de telles circonstances, que la grâce donna son dernier coup. C'est alors, dis-je, qu'elle se sentit envahie par cette parole qui a fait tant de saints : *Tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir lui seul.* De nouveaux horizons s'ouvrirent pour cette âme d'élite. C'était l'aurore d'une nouvelle vie.

Confiante, joyeuse, animée de la meilleure bonne volonté, sœur Gaudry entra au noviciat le 23 avril 1849. Revêtue des saintes livrées de la religion, le 20 mai 1850, laquelle cérémonie fut présidée par M. Billaudèle, supérieur du séminaire, elle écrit à ce sujet : " Je me sentis animée d'un nouveau courage pour travailler à ma perfection, et j'en avais besoin, étant toujours en lutte contre un ennemi terrible, l'amour-propre. Un jour, continue-t-elle, je crus l'avoir maîtrisé. Ayant assez vaillamment subi une humiliation, j'eus la pensée que je faisais du progrès dans la vertu. Toute joyeuse, toute fière de moi-même, je courus à notre bonne maîtresse Forbes lui annoncer que mon vieil homme était mort. " — " Que Dieu en soit béni ! répondit la mère maîtresse. Mettez-vous à genoux et récitez le *De profundis* les bras en croix. " — " Surprise, interdite, je ne m'empressai pas d'obéir.—A genoux, répéta notre maîtresse, et très sérieusement cette fois. " Comme frappée d'un coup de foudre, je tombai à genoux et commençai le *De profundis* en présence des novices. Au ton saccadé de ma voix et à la confusion qui couvrait mon visage, on vit clairement qu'il vivait encore en moi mon vieil homme. Lorsque

je me relevai, notre maîtresse fit connaître à toutes mes compagnes la belle, la grande nouvelle que je lui avais moi-même annoncée. Toutes en furent amusées ... excepté moi; et malheureusement je n'ai pu de ma vie annoncer pareille nouvelle. "

Après avoir ainsi travaillé sur elle-même, après avoir été fervente novice, elle fut reçue à l'émission de ses vœux, le 30 juin 1851, sous la présidence de celui qui lui avait donné l'habit religieux, M. Billaudèle, supérieur du séminaire.

" Les sentiments de joie, d'amour et de reconnaissance qui se succédaient dans mon cœur sont difficiles à exprimer, écrivait-elle plus tard dans son petit journal. J'étais donc enfin à jamais affranchie du monde, de ce monde qui m'avait causé tant de soucis. J'aurais voulu faire entendre ma voix de tout l'univers pour inviter toutes les créatures à s'unir à moi pour chanter les miséricordes de Dieu à mon égard. Avec le grand apôtre dont l'Eglise célébrait la fête, je m'écriais: *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis!* "

C'est maintenant que cette plante délicate donnera ses plus doux parfums, ses plus beaux fruits. Suivons-la cette âme héroïque; édifions-nous à son contact. Conduite à Saint-Patrice, elle fut occupée à la salle des préparants. Ici. la providence lui accorde une très douce consolation. Sa bonne maîtresse devenait sa supérieure par suite des élections quinquennales. Pour cette âme encore tendre, c'était le rayon de soleil et la fraîche rosée du ciel. L'année suivante, ma sœur Gaudry fut mise au service des pauvres et, en 1854, l'hospice Saint-Joseph ayant été accepté par la communauté, elle fut du nombre de ses fondatrices. Ses supérieures l'employèrent successivement à la sacristie, à la salle des petites, à la tenue des livres, aux chroniques de cette mission, travail

qu'elle poursuivit jusqu'à la fin de sa vie. En 1859, le bon M. Rousselot alors chargé de la direction de la communauté conçut le dessein d'introduire au Canada l'œuvre des salles d'asile ; il en avait vu fonctionner si avantageusement en France. Qui donc choisir pour apprendre et communiquer cette nouvelle méthode d'enseignement ? Père Rousselot jugea notre petite sœur très apte à cela. Sur les représentations réitérées et très humbles de celle-ci, il ne voulut que répondre : " Ce que française a pu faire, canadienne, sans mystère, le fera pour son honneur. La confiance du fondateur des salles d'asiles fut justifiée. Notre sœur réalisa ses espérances et pendant quinze ans se dévoua sans trève aux petits que Jésus aimait et bénissait.

Le 6 juin 1859, Mgr Bourget inaugurait cette nouvelle institution située à l'angle des rues Saint-Jacques et Cathédrale. Dès le premier jour, trois cents petits élèves furent enrégistrés et en mai 1862, ma sœur Gaudry inscrivait un enfant gracieux et charmant! Napoléon Paul Bruchési, était son nom, celui du futur archevêque de Montréal.

En 1865, elle fondait la salle d'asile de Nazareth, et en 1868, celle de Saint-Jean. 1869 fut pour notre chère sœur une année de deuil. Missionnaire fondatrice d'une maison de religieuses des Saints-Noms de Jésus-Marie, sa sœur Emilie, en religion sœur Marie-Angélique, et ce nom elle le portait bien, a-t-on dit, après avoir fait sa profession perpétuelle sur son lit de mort, rendait très doucement son âme à Dieu. Avant de mourir, grâce sans doute à la ferveur de cette amante du Christ, elle convertit le médecin qui l'avait soignée ainsi que sa famille. Il reçut le baptême et sa première communion dans la chapelle même du couvent.

Après avoir passé par plusieurs autres postes, ma

sœur Gaudry fut nommée supérieure du protectorat de Lawrence, et en 1879, elle dut se rendre à Salem, où une mission aussi pénible que délicate lui fut confiée. Nous le savons, le City Orphan Asylum était chargé d'un hypothèque de $47,000: ce qui peut paraître aujourd'hui un détail, était à ce temps-là un très grand embarras pour une maison de pauvres. Sa Grandeur Mgr Williams, archevêque de Boston, autorisa notre très honorée Mère Deschamps, supérieure générale, à faire prendre des collectes dans son diocèse. Ma sœur Gaudry dut endosser cette terrible entreprise et pendant neuf ans, elle parcourut le diocèse en tout sens. Dieu bénit les travaux de son humble servante ! En 1887, la dette était éteinte et la sympathie générale acquise. Oui, Dieu bénit ses travaux! disions-nous. Elle liquida les 47,000 dollars...mais ce fut à la sueur de son front. Chères lectrices, la reconnaissez-vous Mlle Gaudry d'autrefois?...parcourant aujourd'hui, tantôt avec une compagne, tantôt avec une autre, les manufactures, usines, boutiques, briqueteries, magasins, bureaux, résidences privées, presbytères, etc., de la grande ville de Boston et de toutes ses petites villes avoisinantes.

La population étant plutôt irlandaise, nos mères jugèrent à propos de changer temporairement son nom. Sœur Gaudry fut donc connue dans ces différents locaux sous le nom de *sister Margaret*, nom qu'elle justifiait par sa connaissance de la langue anglaise. Partout et par tous elle était généralement bien accueillie; elle était même en vénération, elle aimait tant les pauvres, et à quel prix?...Plus d'une fois cependant, peut-être pour éprouver sa patience et sa charité, on se plaisait à rendre plus difficile sa tâche. Ainsi, dans les manufactures, édifices à plusieurs étages, le surintendant lui disait: " Sister Margaret, if you can go up that ladder, I will give

yon full permission throughout the building." Et notre pauvre *sister Margaret*, courageuse toujours, sans même songer à l'intrigue, montait bravement l'échelle. N'était-ce pas sa propre ascension qn'elle faisait vers les biens éternels?.....

Sa mission terminée, notre très honorée mère Deschamps rappela notre sœur à son cher Saint-Joseph. Elle y passa encore vingt belles années. Pourtant, à l'époque où s'ouvrit le Working Girls' Home à Boston, nous retrouvons sister Margaret, toujours dévouée aux pauvres, allant de porte en porte, tendant la main bien humblement en leur nom. Un dévouement si héroïque pouvait-il ne pas être fructueux? Il eût été inépuisable si notre chère sœur n'eût pas été elle-même épuisée. Une assez grave maladie interrompit ses courses. De fait, elle détermina son définitif rappel à Montréal. L'heure de la retraite était-elle sonnée? Certes, non! L'énergie de notre héroïne eut bientôt raison de ses petites forces. De nouveau la voyons-nous reprendre son œuvre de prédilection. Elle continue à visiter nos salles d'asile à Nazareth, Bethléem, Longueuil et Chambly, et sur l'invitation des sœurs Grises de Saint-Hyacinthe, elle initie ces bonnes sœurs avec tact et succès.

En 1901, le 22 juin, c'est le jubilé d'or qui fait entendre ses joyeux carillons. "Malgré la somme de sacrifices dépensée durant ce demi siècle de vie religieuse," nous dit la chronique de ce jour, notre chère sœur nous apparaît encore jeune et fraîche, et semble dire: "Oui, le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger." C'est bien la perle de prix chantée par la muse de notre chère vénérée sœur Colette. Son ancien petit élève, gracieux entre tous, n'a pas oublié sa première maîtresse d'asile. Mgr l'archevêque honore notre jubilaire de sa

visite. Il daigne rappeler le souvenir des trois mois passés à la salle d'asile, et des bontés toutes maternelles de ma sœur Gaudry. Sa Grandeur ayant adressé de très jolis souhaits à l'héroïne veut bien s'inviter aux noces de diamants. En effet, monseigneur daignera revenir. Sera-ce pour bénir les joies d'un nouveau jubilé? Dieu ne l'a pas voulu ainsi. Mgr l'archevêque reviendra, mais cette fois ce sera pour adresser à Dieu, au nom de l'Eglise, les dernières prières liturgiques de l'absoute. Notre chère sœur espère la couronne de diamants. Elle l'aura sûrement et très belle, mais c'est dans le beau paradis du bon Dieu qu'elle sera couronnée.

Jusqu'en 1907, elle prolongera son séjour à l'hospice toujours; elle s'y trouve chez elle. C'est sa maison! C'est son œuvre! Son vieil âge, il est vrai, ralentit son ardeur. Pourtant, elle est encore active et s'occupe surtout de ses chères chroniques. De fait, deux bons volumes de manuscrits fort intéressants et très précieux ont été déposés par elle *au safe*. Que de services ne rendront-ils pas plus tard lorsque nos mères jugeront à propos de faire rédiger l'histoire des missions.

Celles d'entre nous qui ont vécu plus près de notre sœur en ses dernières années nous trouveraient incomplètes, si nous ne faisions allusion aux souvenirs anciens que sans cesse elle faisait renaître et avec autant d'émotion la vingtième fois que la première. Sa mémoire plutôt fidèle au passé qu'au présent, retrouvait constamment dans son esprit et sur ses lèvres la tragique mort du regretté M. Gottefrey, p.s.s.; la nomination de M. Bonnissant, comme confesseur de la communauté; la fondation des salles d'asile par M. Rousselot; la réception de son cher petit Paul qu'elle aimait tant; et même les exploits de sister Margaret trouvaient moyen de revivre.

Cette faiblesse intellectuelle que ses soixante-dix-

sept ans expliquaient d'ailleurs assez facilement était un contre-coup physique. Minée de débilité générale depuis des années, notre chère ancienne inspirait à ce moment des inquiétudes. Il était devenu urgent de la confier à nos dévouées infirmières de la maison-mère. Le cœur saturé des regrets de quitter son Saint-Joseph, elle nous revint en 1897 : ce fut le commencement de sa préparation positive au grand voyage. A deux reprises elle reçut les derniers sacrements. Soumise au bon vouloir divin, fortifiée par toutes les consolations de la sainte Eglise, elle succomba sans agonie à une gastro entérite, un lundi matin, à 11 hres 45 minutes, assistée presque jusqu'au dernier moment par notre bon père Fournet. Elle était dans la soixante-dix-neuvième année de son âge, et la soixantième de sa vie religieuse.

" Cette bonne sœur Grise a beaucoup aimé les petits et les pauvres, disait si justement notre bien aimée Mère Filiatrault, dans sa lettre mortuaire. Notre Seigneur, selon sa promesse, lui a sans doute tendu les bras comme à la bénie de son Père."

R. I. P.